

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Plateau Mont-Royal : fin de la première période
Le Premier Quartier de la lune de Michel Tremblay, Montréal, Leméac, 1989, 283 p.

Louise Milot

Number 56, Winter 1989–1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1989). Review of [Plateau Mont-Royal : fin de la première période / *Le Premier Quartier de la lune* de Michel Tremblay, Montréal, Leméac, 1989, 283 p.] *Lettres québécoises*, (56), 20–21.



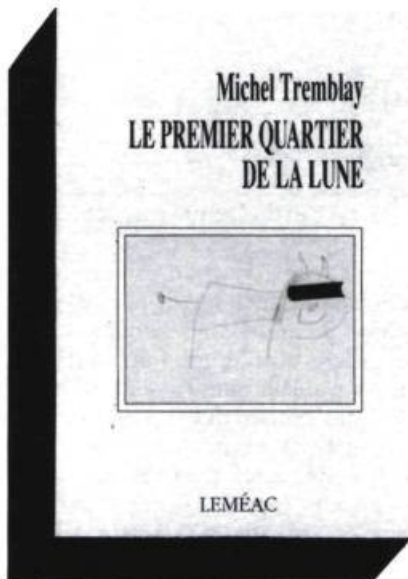
Plateau Mont-Royal : fin de la première période

Le Premier Quartier de la lune de Michel Tremblay, Montréal, Leméac, 1989, 283 p.

C'est à *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*¹, on l'aurait parié, que fait le plus penser le dernier roman de Michel Tremblay, roman final de ce cycle des *Chroniques* ouvert par *La Grosse Femme...* justement, il y a déjà plus de dix ans. Aurait-on omis d'ailleurs de remarquer que ce cinquième roman, qui se passe en 1952, se rabat très exactement sur le premier, en présentant les six enfants des six voisines enceintes en 1942, que l'endos de la couverture se chargerait de nous le suggérer: «Comme dans *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*, toute l'action, dramatique à souhait, se déroule la même journée, ce 20 juin 1952, au moment de la fin des classes et du solstice d'été».

L'achat d'un roman de Tremblay est une valeur sûre, si l'on veut — un roman de la série du *Plateau Mont-Royal* tout au moins — dans la mesure où le lecteur s'y retrouve à l'aise, comme dans de vieilles chaussures confortables. Quand on pense, en même temps qu'à Tremblay, à des romanciers comme Percec ou encore comme Calvino, qui se faisaient un devoir, que dis-je, un jeu, de toujours prendre leur lecteur par surprise, sans jamais répéter la même performance, on croit rêver: Tremblay ne joue décidément pas à ces jeux-là. Et la masse de ses lecteurs, ma foi, ne s'en porte pas trop mal, partageant sans doute l'avis des Éditions Leméac à l'effet que «*le Premier Quartier de la lune* termine en force le premier cycle des chroniques» (page quatre de couverture).

Il y a effectivement une *puissance* dans ce roman; elle passe par l'étrange personnage de Marcel, le frère de Thérèse et le fils d'Albertine. On sait combien ce personnage deviendra (est devenu) majestueusement terrible, dans le théâtre de Tremblay; ici, le roman nous fait as-



sister à son entrée non pas dans la folie (il y est déjà), mais dans une nouvelle phase de sa folie, moins enfantine; plus vieux, plus grand, plus fort que le groupe des six enfants du quartier, il est rejeté et ridiculisé par ceux-ci, mais en définitive, aurions-nous envie de dire, il paraît presque plus intelligent qu'eux, le texte nous faisant accéder au monde merveilleux quoique déchirant de son imaginaire, là où personne d'autre dans le roman ne le rejoindra, pas même, bien qu'il s'y essaie, son cousin, l'enfant de la grosse femme.

Marcel et celui que le roman s'obstine à ne pas appeler autrement que «l'enfant de la grosse femme»: tels sont d'ailleurs les deux personnages sur lesquels est centré *Le Premier Quartier de la lune*. Si on retrouve, comme dans *La Grosse Femme...*, une technique de montage parallèle systématique, cette technique est au service des activités des deux garçons et ne construit pas, cette fois, une mosaïque éclatée: l'essentiel de la vie d'Albertine et de la grosse femme, mais aussi de Ti-Lou, la louve d'Ottawa, de Mercedes et de Béatrice, des trois filles Guérin, des Brassard, de Gérard Bleau, et de qui encore?

Dans ce cas-ci, on assiste bien, à l'occasion, à des morceaux d'anthologie dignes des premiers romans de Tremblay: c'est le cas de la sortie d'Albertine, au milieu de l'après-midi, pour aller aux «dry goods» de monsieur Schiller tout d'abord (p. 184-188), puis visiter Thérèse au chic Beau Coq Bar-B-Q où celle-ci travaille depuis quelques temps (p. 202-205 et 211-217). Deux chutes brutales viendront pulvériser le fragile espoir d'Albertine lors de ces deux escapades et ramener à la surface sa rage temporairement rentrée cette journée-là. D'un côté, elle perçoit que le jeu de séduction de monsieur Schiller envers Gabrielle Jodoin est parfaitement calqué sur ce qu'elle se complaisait à croire jusque là le fait d'une distinction personnelle de Schiller à son endroit; de l'autre, feignant de croire Thérèse rangée et se rêvant déjà grand-mère, elle doit vite déchanter:

J'men vas d'icitte ben vite. C'est plate pour crever la bouche ouverte pis y'a pas d'argent à faire. Les gérants de banque, c'est toute une gang de tout-nus qui pensent qu'un compliment entre le hot chicken pis le dessert ça vaut un pourboire, pis qui partent sans te laisser une crisse de cenne noire. Je retourne au French Casino avec Pierrette, pis j'veux pas entendre un mot! (p. 213)

Mais ce genre de tragique du quotidien est une exception dans *Le Premier Quartier de la lune*, qui explicite plutôt un tragique invraisemblable, à travers l'univers exceptionnel de Marcel.

La situation de Marcel est bien sûr facile à dramatiser. Au-delà des colères et des claques quasi statutaires d'Albertine («Est trop facile à faire fâcher, c'est quasiment pus le fun...» p. 16), il y a en plus dans ce roman que le lot habituel de Marcel s'alourdit de plusieurs changements, et pour le pire: son chat Duplessis, dont il ne voit plus que le museau, ou les oreilles, ou les yeux, et qu'il ne

voit de toute façon que troué; Florence, Rose, Violette et Mauve, qui n'ont plus sur lui l'action bienfaisante d'autrefois, et qui quittent sous ses yeux la maison voisine sans qu'il n'y puisse rien.

Or c'est comme si la contrepartie, pour Marcel, de ce manque de plus en plus évident, de cette descente, se déversait directement, par un jeu de vases communicants, sur celui qui, son cousin et son protecteur, est aussi son opposé : l'enfant de la grosse femme, fils aimé et élève modèle.

Tu sais bien que j'en ai pas d'examens, moé, chus dans la classe auxiliaire! J'vas faire des dessins comme d'habitude pis y vont me mettre une belle note parce qu'y veulent pas que je reste trop longtemps là! Y vont se débarrasser de moé, mais pas toé! (p. 27)

C'est ainsi que finalement, et à une deuxième lecture, plus que Marcel, dont la destinée était tracée d'avance, c'est l'enfant de la grosse femme qui bouge vraiment et même bascule dans le roman, et à qui la visite dans la forêt enchantée de Marcel fait perdre tous ses moyens : ses moyens intellectuels, devant son examen de français, et jusqu'à son intégrité morale. Quand, dans la seconde moitié du roman, ne se reconnaissant plus lui-même, l'enfant de la grosse femme dresse son bilan, on peut dire de l'action de Marcel sur lui qu'elle a été effective :

Jusque là [l'enfant de la grosse femme] avait toujours fantasmé en s'insinuant dans le personnage de Peter Pan; il s'était raconté des histoires à lui-même [...] mais jamais il ne les avait «essayées» sur les autres. [...] il risquait le premier gros mensonge de sa vie, trouvait jouissant de le voir réussir et se disait que ce serait désormais là son unique système de défense. [...] Il deviendrait, il devenait déjà un tricheur. (p. 210)

Par rapport à la fin de *La Grosse Femme...*, un tel bilan, il faut le voir, présente une situation en un sens inversée : alors que l'amabilité et la générosité de la grosse femme parvenaient à rassembler sur son balcon, pour leur faire chanter *Heure exquise*, les femmes enceintes du quartier laissées jusque là à elles-mêmes, voilà que Marcel et l'enfant de la grosse femme, pourtant liés d'entrée de jeu par leur cohabitation, leur cousinage, et le rôle de protecteur que le plus jeune des deux a très tôt compris qu'il devait jouer, s'écartent au fur et à mesure du développement de l'anecdote. Marcel s'enfonçait dans sa vraie nature d'être en «détresse» (p. 241) dont la scène finale de l'incendie sera l'aboutissement; et l'enfant de la grosse femme, qui se méfie de plus en plus de son cou-

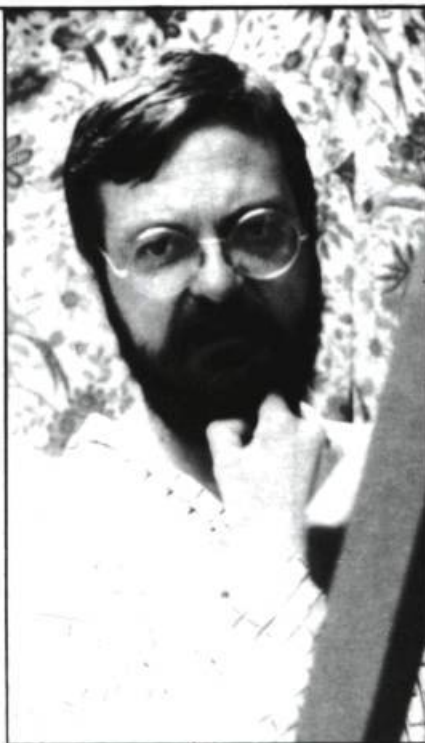


Photo: Athé

Michel Tremblay

sin, qui le craint même, finit par le laisser tomber. Après avoir été couplés pendant toute la première partie du roman, le seul moment où les deux garçons sont mis en présence au-delà de la page 210 (le roman en compte 283) est précisément lorsque Marcel «tomb[e] dans le filet des six enfants qui revenaient joyeusement de l'école», le texte précisant que «pour une fois, son cousin ne le défendit pas» (p. 240).

Il est peut-être intéressant de noter que ce clivage entre les deux garçons, décidé unilatéralement par l'enfant de la grosse femme qui retrouve dans cette opération toute sa force et tous ses moyens, produit la culpabilité («[il] se sentit lâche, nu, et pour la deuxième fois de la journée, indigne», p. 243), après être passé par l'échec scolaire. D'un côté comme de l'autre, l'enfant de la grosse femme est coïncé : ou il adhère aux valeurs de Marcel en suivant celui-ci dans ses rêves les plus fous — et alors il risque le désordre et l'insuccès scolaire; ou il se démarque — mais ce sera la culpabilité.

Se laisse ainsi percevoir dans le roman un rapport malheureux à ce que l'on pourrait appeler l'activité intellectuelle : du cas-limite de Claude Lemieux qui ne comprend rien à rien à l'école, incapable de monter en 5^e année sinon au prix d'un exil à Saint-Eustache, à l'enfant de la grosse femme humilié d'avoir été paralysé devant des questions dont il connaissait les réponses, et

à la grosse femme elle-même, jadis fidèle lectrice de *Bug-Jargal* de Victor Hugo, et qui ici, laisse par terre à côté de sa chaise «le dernier roman de Gabrielle Roy qu'elle n'avait pas encore lu et qu'elle avait apporté au cas...» (p. 245). Assez curieusement c'est encore Marcel qui, depuis sa classe auxiliaire, s'en tire le mieux, remettant au frère Martial son dernier dessin de l'année : «un beau dessin [...] un dessin pleine page et d'une très grande douceur» (p. 65-66). Si une certaine maîtrise de l'écrit est laissée comme en exclusivité à Marcel et enlevée à l'enfant de la grosse femme, on peut bien accepter de valoriser Marcel, mais reste une inquiétude certaine.

Dans *Des nouvelles d'Édouard*², qui précède immédiatement *Le Premier Quartier de la lune*, la situation était moins suspecte. L'écriture du journal d'Édouard, amenée dans le roman après la mort violente initiale du personnage principal, venait certes oblitérer ou dépasser celle-ci. De ce point de vue, on peut penser que *Le Premier Quartier de la lune* manifeste un retour en arrière non seulement dans la chronologie (premier roman du cycle, sauf erreur, à être situé avant le précédent), mais aussi dans le rapport potentiel des personnages à l'écriture et à la lecture, rapport toujours significatif dans un roman, et qui l'est jusqu'à l'idéalisation dans ceux de Tremblay.

Il serait trop facile, mais combien tentant, de suggérer qu'il y ait là métaphorisation de l'enfermement même de Tremblay dans la redondance de ses interminables *Chroniques...* On commence vraiment à se demander si ce romancier, par ailleurs chéri du public, comme on dit, proposera un jour quelque chose de vraiment neuf et d'un peu surprenant (si quelqu'un a été le moindrement surpris par *Le Premier Quartier de la lune*, qu'il se lève). Lui faudra-t-il, comme Marcel, devoir aller au bout de sa folie pour produire «un beau dessin pleine page», parler en fleurs qui soit autre chose que ses éternels dessins de chats, ou si au contraire, comme l'enfant de la grosse femme, l'examen de français finira par être pour lui catastrophique, tout bon élève qu'il soit. □

Notes

1. Michel Tremblay, *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978.
2. *Ibid.*, *Des nouvelles d'Édouard*, Montréal, Leméac, 1984.